

L'évolution de l'image du Tibet dans la pensée et les écrits de Nicolas Roerich : d'une spiritualité exaltée à un chamanisme dépravé

ISRUN ENGELHARDT

Dans une note relative aux « Passagers de l'*Aquitania* » parue dans le *New York Times* du 25 octobre 1924, on peut lire l'annonce suivante :

[Nicolas Roerich] rentre du Tibet à bord du paquebot afin d'assister au premier anniversaire du musée qui porte son nom et est situé au 310 Riverside Drive. Il arrive avec quatre-vingt tableaux peints au Tibet à l'ombre de l'Himalaya enneigé.

« Aujourd'hui le Tibet est le pays du monde où la spiritualité est la plus élevée », a déclaré M. Roerich. « Là-bas, nous pouvons apprendre beaucoup sur les mystères qui jusqu'à présent nous étaient cachés. Pour y parvenir, nous ne devons pas partir au Tibet sabre au clair. Nous devons y aller en amis, avec des cadeaux et des paroles aimables »¹.

1. Cette déclaration fut à nouveau citée dans le numéro du 5 avril 1927 du *New York Times*. Même le Résident politique au Sikkim, le colonel F. M. Bailey, la mentionna. Voir Indian Office Records [désormais IOR], (British Library, Londres), MSS Eur F 157/245-36. Or il faut préciser qu'en 1924, Nicolas Roerich n'était encore jamais allé au Tibet ; tout au plus s'était-

Cette arrivée est rapportée par d'autres journaux américains² qui tous rendent compte de l'image du Tibet entièrement modelée par la théosophie qui est celle de Roerich : on y retrouve une vision utopique, idéalisée et ésotérique de ce pays, présenté comme le dépositaire d'un savoir caché, de « vérités éternelles » et d'enseignements secrets en attente d'être révélés. On s'en doute, une telle vision du Toit du Monde a peu à voir avec la réalité de ce pays.

Le Tibet des théosophes

Selon le chercheur David Reigle, « la théosophie est le nom moderne donné par H. P. Blavatsky (1831-1891), la fondatrice de la Société de théosophie, à ce qui est décrit par elle comme une Sagesse-Religion qui fut autrefois universelle, mais est désormais cachée, et qui est la source originelle de toutes les religions connues [...]. [Selon elle], c'est le bouddhisme qui a le mieux conservé les textes de cette Sagesse-Religion [...]. Les maîtres de Blavatsky (ou Mahatma), qui inspirent le mouvement théosophique, se considèrent eux-mêmes comme des bouddhistes³ ».

Il se trouve que Nicolas Roerich et sa femme étaient des théosophes et des adeptes fidèles du Mahatma Morya, l'un des principaux « Maîtres de l'Ancienne Sagesse » appartenant à la Grande Fraternité blanche censée résider au Tibet, et l'un des principaux guides spirituels de Blavatsky. En 1920, bien après la mort de celle-ci, Elena Roerich affirma avoir croisé Maître Morya à Hyde Park à Londres. Un an plus tard, au cours de séances de spiritisme dans son appartement new-yorkais, elle identifia l'esprit avec qui elle communiquait comme étant le Mahatma Morya. Désormais, ce serait lui qui guiderait tout au long de leur vie les quatre membres de la famille Roerich, à savoir Elena, Nicolas et leurs deux fils Youri (Georges) et Sviatoslav⁴.

La théosophie, qui se caractérise par son aspiration au syncrétisme religieux, considère que toutes les religions sont détentrices à

il rapproché de sa frontière lors de son séjour à Darjeeling et d'un bref voyage au Sikkim.

2. Voir Dany Savelli, « Shambhala de-ci, de-là : syncrétisme ou appropriation de la religion de l'Autre ? » *Slavica Occitania*, 29, 2009, p. 324-325.

3. David Reigle, « Theosophy and Buddhism », *Fohat*, 2000 (Spring), p. 14.

4. Morya est généralement cité par Elena Roerich dans son journal. Voir Elena Rerix, *Listy dnevnika* [Pages du journal], t. I (1920-1923) ; t. II, 1924-1925 ; t. III, 1925-1927, M., RASSANTA – Gosudarstvennyj muzej Vostoka, 2009-2012 ; t. IV, 1927-1928, M., Prolog, 2006.

parts égales d'une vérité et qu'aucune n'est supérieure à la vérité. « Selon une vision des choses typiquement théosophique, les corpus bouddhiques, hindous, manichéens et tibétains se trouvent ne faire qu'un⁵ ». Cependant, comme le notent à juste titre les chercheurs Thierry Dodin et Heinz Räther, il convient de tenir compte que « les théosophes ont constitué un petit groupe composé essentiellement d'Européens et de Nord-Américains excentriques. Aussi eurent-ils une importance négligeable en Occident, alors à l'apogée du colonialisme. En revanche, leur influence sur l'image du Tibet en Occident fut considérable⁶ ». Les Roerich ne furent pas les seuls à rechercher les Mahatma soi-disant cachés au Tibet. Dès 1904, Laurence Austine Waddell, explorateur et tibétologue britannique, avait enquêté à leur sujet et demandé à Ganden Tripa (*dGa' ldan Khri pa*), l'un des savants les plus cultivés du Tibet, s'il avait jamais entendu parler d'eux. « Tout comme les autres lamas éduqués à qui j'ai posé cette question, Ganden Tripa ne savait absolument rien sur de tels êtres⁷ », nota-t-il dans *Lhasa et ses mystères* paru en 1905. Quant à William Montgomery McGovern, un anthropologue et explorateur américain qui se rendit clandestinement à Lhasa en 1923, il décrivit avec beaucoup d'humour les efforts des théosophes pour visiter la capitale du Tibet :

le Dalai-lama reçoit un courrier considérable d'Angleterre et d'Amérique. Il paraît que, pour la plupart, les correspondants assurent Sa Sainteté qu'ils reconnaissent implicitement sa religion, qu'ils acceptent sa divinité et qu'ils le considèrent comme un Mahatma (une des rares personnalités qui, de leurs demeures inconnues, dirigent les affaires de ce monde). Le correspondant ajoute généralement qu'il est totalement différent des autres Occidentaux matérialistes et qu'il serait très heureux si le Dalai-lama lui permettait de venir à Lhasa, afin d'étudier sur place les grands mystères de la doctrine secrète. [...]

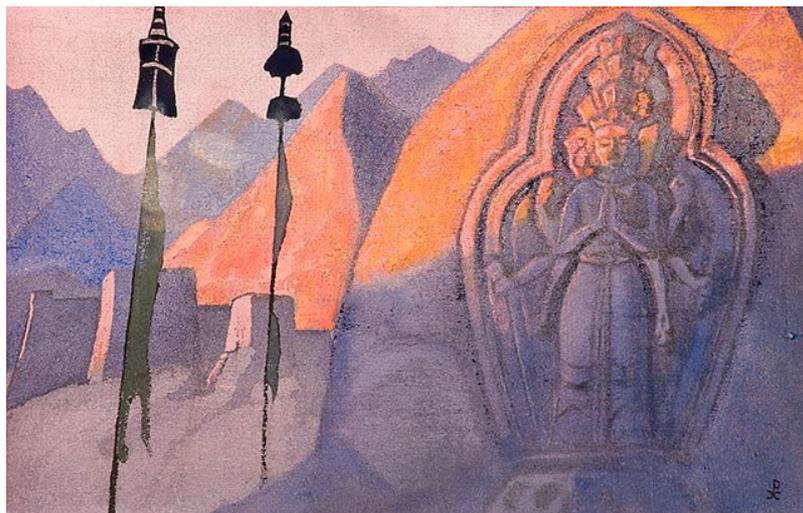
[Ces lettres] sont toujours lues par le Dalai-lama, mais restent invariablement sans réponse⁸.

5. Martin Brauen, *Dreamworld Tibet, Western Illusions*, Weatherhill – Bangkok, Orchid Press, 2004, p. 39.

6. Thierry Dodin & Heinz Räther, « Between Shangri-la and Feudal Oppression » in *Id.* (éd.), *Imagining Tibet: Perceptions, Projections and Fantasies*, Boston, Wisdom Publications 2001, p. 395-396.

7. L. Austine Waddell, *Lhasa and Its Mysteries: With a Record of the Expedition of 1903-1904*, New York, Dover, 1988 (1^e éd. : 1905), p. 409-410.

8. William Montgomery McGovern, *To Lhasa in Disguise. An Account of a Secret Expedition Through Mysterious Tibet*, Londres, T. Butterworth, 1924,



Nicolas Roerich, *Chenrenzi (Čenrenzi)* (1932),
tempera sur toile encolée sur carton
29,2 x 41,5 cm

Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

Organisation et départ de l'Expédition en Haute Asie

Forts d'une telle vision du Tibet, Elena et Nicolas Roerich, accompagné de leur fils aîné, le tibétologue Youri Roerich, quittèrent Darjeeling en mars 1925 pour entamer une longue expédition en Haute Asie qui allait durer jusqu'en mai 1928. Comme il leur avait été impossible de gagner le Tibet à partir du Sikkim, ils se rendirent au Cachemire et au Ladakh, puis passèrent en Asie centrale dans l'espoir qu'il y serait plus facile d'obtenir un permis pour le Pays des neiges. Après une incursion assez brève en Union soviétique, ils gagnèrent Ourga (Oulan-Bator) en septembre 1926 et réfléchirent sérieusement à la façon d'atteindre Lhassa. Cependant, dans leurs écrits, ils restèrent très vagues quant au propos de leur expédition. Aussi étonnant que cela puisse paraître pour une entreprise si téméraire et coûteuse, celle-ci semble avoir été organisée de façon improvisée, « en dilettante » serait-on tenté de dire⁹. Selon Youri

p. 329-330. Traduction française de Victor Marcel : W. Montgomery McGovern, *Mon Voyage secret à Lhassa*, Paris, Plon, 1926, p. 277.

9. Voir Dany Savelli, « *Trails into Inmost Asia* (1931) de Youri Roerich : une caution scientifique à l'Expédition Roerich en Asie centrale (1925-1925) ? », *Journal asiatique*, 304 (1), 2016, p. 145-157 et dans le présent volume,

Roerich, l'expédition avait pour but de « fournir un reportage pictural des terres et des peuples de l'Asie intérieure¹⁰ ». En janvier 1926, Nicolas Roerich, dans une lettre au Consul général à Kashgar, en était encore à affirmer :

Le but de l'expédition est de me permettre de peindre les monuments anciens de l'Inde, de l'Asie centrale, de la Chine et du Japon [...]. L'Expédition souhaite se rendre en Chine proprement dite, *via* Kashgar, Aksu, Kushar et Ouroumtchi, et ensuite au Japon avant de rentrer aux États-Unis¹¹.

Cependant, le vrai but de l'expédition était ésotérique et politique : les Roerich étaient en quête du royaume légendaire de Shambhala. Depuis qu'en 1923, le Panchen-Lama – pour qui le mythe de Shambhala revêtait une signification particulière¹² – s'était enfui en Chine, Nicolas Roerich était de plus en plus obsédé par l'idée de l'imminence de la venue de Maitreya, le Bouddha du Futur, et du futur roi de Shambhala, Rigden Jyepo¹³. En quittant Darjeeling en 1925, il espérait bien réaliser le « Plan grandiose », c'est-à-dire « allier bouddhisme et communisme et fonder une Grande Union orientale de Républiques¹⁴ » comme l'expliqua Alexandre Bystrov, le consul soviétique à Ouroumtchi, qui s'était lié d'amitié avec lui lors de leur rencontre en avril 1926. Précisons que si en septembre 1919, Roerich avait accusé avec virulence les bol-

l'article de John McCannon, « Orientalisme et complexe d'Œdipe : divergences théoriques et personnelles entre Nicolas Roerich et son fils Youri Roerich ».

10. George Roerich, *Trails to Inmost Asia. Five Years of Exploration With the Roerich Central Asian Expedition*, préf. de Louis Marin, New Haven, Yale University Press, (Londres, H. Milford – Oxford University Press), 1931, p. XI. Le livre parut en traduction française deux ans plus tard dans une version partielle : Georges de Roerich, *Sur les Pistes de l'Asie centrale*, préf. de Louis Marin, trad. de M^{me} de Vaux Phalippau, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1933, VIII-297 p.

11. Lettre de Nicolas Roerich au Consul général du consulat à Kashgar, 20 janvier 1926, Archives du Nicholas Roerich Museum (New York), réf. n° 200002, <http://www.roerich.org/correspondence.php>

12. Fabienne Jagou, *Le 9^e Panchen Lama (1883-1937). Enjeu des relations sino-tibétaines*, Paris, École française d'Extrême-Orient, 2004, p. 124-125.

13. Voir Isrun Engelhardt, « The Strange Case of the “Buddha from Space” », *Revue d'Études Tibétaines*, 42, octobre 2017, p. 39-67.

14. Comme le rapporta en avril 1926 Alexandre Bystrov, alors consul soviétique à Ouroumtchi. Voir Alexandre Andreyev, *The Masters Revived: The Occult Lives of Nikolai and Elena Roerich*, Leiden, Brill, 2014, p. 228.

cheviks d'être les destructeurs de « toutes les notions sacrées de l'humanité¹⁵ », ses opinions politiques avaient radicalement changé depuis.

Obtenir un laissez-passer pour le Tibet

Selon Youri Roerich, ce ne fut qu'une fois rendus à Ourga, que lui et ses parents prirent la décision de faire du Tibet leur prochaine destination¹⁶. Cependant, cette affirmation est peu crédible, et cela en raison des nombreux messages de Morya qui, depuis longtemps, encourageaient les Roerich à se rendre à Lhassa et Youri à étudier de façon intensive le tibétain. Par ailleurs, l'insistance de celui-ci à « ne pas vouloir apparaître comme un intrus » au Tibet semble quelque peu hypocrite. En effet, les Roerich partirent vers le Tibet accompagnés de quarante hommes et de plus d'une centaine d'animaux de portage : voyager dans ce pays sans se faire remarquer était tout simplement impossible. Le gouvernement tibétain, qui était seul à même d'accorder aux Occidentaux les autorisations nécessaires pour entrer à Lhassa, avait adopté une politique très restrictive à l'égard des étrangers. D'ailleurs, les Roerich étaient au courant des échecs connus par plusieurs voyageurs occidentaux tels Piotr Kozlov, Nikolaï Przewalski et Sven Hedin qui avaient tenté avant eux d'atteindre Lhassa ; de plus, ils savaient que si l'orientaliste française Alexandra David-Néel, le moine japonais Ekai Kawaguchi et William Montgomery McGovern étaient parvenus à Lhassa, cela tenait au fait qu'ils s'y étaient rendus déguisés.

Pendant les mois de négociation avec le *donyer*, représentant du Tibet en poste à Ourga, Maître Morya mit au point une nouvelle stratégie pour obtenir le fameux permis autorisant à voyager au Tibet. Un de ses messages de janvier 1927, parle de « Communauté du monde. Décret des bouddhistes internationaux¹⁷ ». Si l'on rapproche cette allusion d'une autre présente dans le journal de l'un des compagnons de voyage des Roerich, le Dr Konstantin Riabinine, selon laquelle Nicolas serait l'« Ambassadeur du Conseil des Bouddhistes occidentaux¹⁸ », on comprend que les Roerich demandèrent un laissez-passer pour le Tibet au titre de pèlerins

15. <http://forum.roerich.info/showthread.php?t=60> (consulté le 6 janvier 2017).

16. George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 167.

17. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. III, 1925-1927*, *op. cit.*, 19 janvier 1927, p. 238.

18. Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet* [Le Tibet dévoilé], éd. d'A. M. Kadakin, Magnitogorsk, Amrita-Ural, 1996, 8 octobre 1927, p. 343.

bouddhistes et qu'ils présentèrent leur expédition comme étant celle d'une association d'une exceptionnelle importance fondée par des bouddhistes de plusieurs nationalités.

Pour obtenir le droit d'entrer au Tibet, Youri, que Morya encourageait à se faire plus insistant auprès de l'agent tibétain, fit également valoir l'argument suivant : « Nous savons que les membres des expéditions pour le mont Everest ont obtenu du Gouvernement de Lhassa des passeports qui leur permettent d'explorer cette montagne depuis son versant tibétain¹⁹ ».

Cependant, Youri devait savoir que les autorisations pour entrer au Tibet et entreprendre l'ascension du mont Everest avaient été obtenues après des échanges diplomatiques au plus haut niveau lorsque le Britannique Charles Bell, ambassadeur spécial au Tibet, avait été convié par le Dalai-Lama à Lhassa en 1920. De même, il y a tout lieu de croire qu'il savait que pour atteindre l'Everest, les alpinistes devaient emprunter une route bien précise qui ne passait pas par Lhassa et que tout écart était scrupuleusement noté et faisait l'objet de plaintes de la part des Tibétains²⁰.

Plus tard, Youri avancerait un autre argument, cette fois assez cynique, puisqu'il ferait remarquer à un fonctionnaire tibétain « qu'ils [les Tibétains] avaient laissé entrer des étrangers en 1904²¹ ». Mais qui pourrait croire que les Tibétains avaient « autorisé » le corps expéditionnaire de Francis Younghusband à entrer dans leur pays cette année-là ?

Toujours est-il que les Roerich finirent par obtenir les documents nécessaires un jour avant la date de départ prévue, comme le précise le peintre dans *Altai-Himalaya*, l'un de ses récits de voyage : « Le *donyer* (consul) tibétain arrive. Il apporte un passeport tibétain et une lettre pour le Dalai-Lama. Il remet ce type de passeports aux pèlerins. Notre connaissance du bouddhisme nous autorise à recevoir la même attention²² ».

19. George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 168.

20. Charles Bell, *Portrait of a Dalai Lama: The Life and Times of the Great Thirteenth*, Londres, Wisdoms 1987 [1946], p. 274-278.

21. George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 377.

22. Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya; a Travel Diary*, introduction de C. Bragdon, New York, Frederick A. Stokes Company, 1929, p. 351. Voir aussi la version donnée par son fils in George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 168.

Cependant, dans *Cœur de l'Asie*, son autre récit d'expédition, Nicolas Roerich donne une version assez différente de cette histoire :

À Ourga, nous avons rencontré un représentant du gouvernement du Dalaï-Lama, Lobzang [Lobsang] Cholden, qui nous a proposé de traverser le Tibet. Ne souhaitant pas être dans l'illégalité, nous lui avons demandé de confirmer son invitation par un accord écrit émanant du gouvernement de Lhassa²³.

Mais comment donc les Roerich parvinrent-ils à convaincre l'agent tibétain, apparemment autorisé à délivrer des permis de pèlerins aux seuls Mongols, de leur accorder le document tant désiré ? Au départ, les bonnes relations entre les autorités mongoles et les autorités soviétiques, et surtout l'OGPU y furent pour beaucoup²⁴, mais cela n'empêcha pas qu'une fois l'expédition achevée, Roerich déclara à Frederick M. Bailey, l'agent politique britannique au Sikkim, que :

les bolcheviks ont en vérité peu de pouvoir à Ourga. Les agents bolcheviques là-bas souhaitaient empêcher [son] groupe de partir pour le Tibet, mais le gouvernement mongol ordonna à un de leurs agents de [les] accompagner jusqu'à la frontière avec l'ordre de vérifier que les agents bolcheviques ne les gênent pas²⁵.

Dans un rapport du 10 juillet 1928, établi à la suite de la question suivante posée par J. G. Acheson, le chargé des Affaires étrangères auprès du gouvernement de l'Inde :

Selon un article paru dans le *Statesman* le 19 juin, Roerich affirme avoir obtenu du « représentant officiel du Tibet en Mongolie » un passeport pour le Tibet. D'après vous, dans quelle mesure cette affirmation est-elle juste ? Nous ne parvenons pas à retrouver facilement de données au sujet de ce représentant du Tibet²⁶

23. Nicholas Roerich, *Heart of Asia*, New York, Roerich Museum Press, 1930, p. 54.

24. Voir Ernst von Waldenfels, *Nikolai Roerich: Kunst, Macht und Okkultismus*, Berlin, Osburg Verlag, 2011, p. 301-302. Pour une version russe de cet ouvrage : Ernst von Val'denfel's, *Nikolaj Rerix. Iskusstvo, vlast', okkultizm*, trad. de Valerij Brun-Cexovoj, NLO, 2015, 584 p. (OGPU : *Obedinjonnoe gosudarstvennoe političeskoe upravlenie*, police secrète de l'État soviétique de 1923 à 1934. N.d.É.)

25. F. M. Bailey au département politique du Gouvernement de l'Inde, IOR, L/P&S/10, 1145-407, 26 mai 1928.

26. Lettre de J. G. Acheson à F. M. Bailey, IOR, L/P&S/10/1145-351, 26 juin 1928.

Bailey apportait plus de détails. Voici un extrait de son rapport :

[...]

2. Le Professeur Roerich m'a dit que le représentant tibétain à Ourga, qui répond au nom de Lobzang Cholden, lui a remis un passeport pour voyager jusqu'à Lhassa. J'ai fait remarquer au Professeur qu'un passeport de ce genre émis par un subalterne en poste à la frontière n'était jamais reconnu à Lhassa. L'argument du Professeur a été de dire que si cet agent avait refusé de lui donner ce passeport, il ne serait jamais allé au Tibet.

3. Il faut cependant rappeler que le représentant du Tibet en Mongolie soviétique occupe sûrement une position délicate ; de fortes pressions doivent être exercées sur lui afin qu'il émette des documents de ce genre et lui, de son côté, doit savoir, comme n'importe qui, que ces documents sont dépourvus de valeur.

4. L'agent commercial du Tibet a entendu dire ici que le représentant du Tibet à Ourga a envoyé un message privé disant que les membres de l'expédition Roerich étaient des Russes rouges (des bolcheviks) ou, en tout cas, qu'ils exerçaient une influence très grande et mystérieuse sur les Russes rouges. À Ourga, un des serviteurs du représentant, pour avoir détenu de façon illégale une arme à feu, a eu des ennuis avec les autorités. Le représentant en a fait part au Professeur Roerich ; celui-ci a écrit aux autorités : le serviteur a aussitôt été libéré.

5. Selon moi, il est tout à fait évident qu'on l'a convaincu ou bien forcé d'accorder le passeport²⁷.

Dans un brouillon de ce même rapport, Bailey avait ajouté : « Un homme ayant le pouvoir de sauver qui que ce soit d'une prison soviétique n'est pas le genre de personne à laisser entrer à Lhassa !!!²⁸ ». Il est probable qu'en raison de leurs prétendus passeports, les membres de l'expédition étaient certains de rencontrer des difficultés lors de leur entrée au Tibet. Comme la remarque assez vague de Roerich le laisse entendre, Bailey devait avoir conscience que tous les préparatifs de l'expédition n'étaient pas entièrement clairs. Étrangement, on ne trouve aucune mention dans les écrits de Roerich sur le contenu de la lettre envoyée au Dalaï-Lama par le *donyer* en poste à Ourga, bien que beaucoup d'autres lettres envoyées par celui-ci soient de toute évidence arrivées à destination. Pourquoi ? Et pourquoi ne trouve-t-on pas de description

27. Lieut.-colonel F. M. Bailey, Agent politique au Sikkim au Secrétaire des affaires étrangères du Gouvernement de l'Inde, Camp de Gyantse, Tibet, 10 juillet 1928, IOR, L/P&S/10/1145-353, N° 571/P.

28. IOR, Mss Eur F157/245: 1926-1948 (Dossiers F. M. Bailey), [sans pagination].

plus détaillée du « permis » ou « passeport » de pèlerins accordé aux Roerich ?

Néanmoins, l'expédition des huit Russes²⁹ quitta finalement Ourga le 13 avril 1927 en rêvant d'atteindre Lhassa et en brûlant d'impatience « de restaurer le véritable enseignement du Saint Bouddha sous la direction du Dalai-Lama tibétain³⁰ ». Pendant la suite de leur voyage, les Roerich tentèrent de se faire passer pour des Américains³¹. Interrogés par un lama sur leur nationalité, « ils répondirent être des Américains voyageant sur ordre des bouddhistes d'Occident et que le temps de Shambhala était pour bientôt³² ». Ils prétendaient être « une Mission américaine de bouddhistes occidentaux et de représentants du grand pays de l'Amérique³³ ». De son côté, Morya, à travers Elena, continuait à les encourager : « Je sens la réussite [...]. Le but de ces journées est d'arriver à Lhassa, le reste n'a aucune importance³⁴ », confiait-il le 8 septembre 1927.

29. Parmi les participants russes de l'expédition, on compte trois autres théosophes : le Docteur Konstantin Riabinine, déjà mentionné, Nikolaï Kordachevski et Pavel Portniaguine. Les journaux que les deux derniers tinrent au cours du voyage sont moins détaillés que celui du premier. Voir Dany Savelli, « Des théosophes sur la route de Lhassa. Les carnets de voyage au Tibet de trois membres de l'expédition Roerich (1927-1928) », *Slavica Occitania*, 36, 2013, p. 127-158. Ils furent donc des témoins oculaires très influencés par les Roerich. Très tôt, Morya avait recommandé à ces derniers « de parler de Shambhala toutes les nuits ». (Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. IV, 1927-1928, op. cit.*, 29 avril 1927, p. 14).

30. Extrait de la lettre des Roerich aux Gouverneurs de Nagchu, 4 janvier 1928, in Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet, op. cit.*, p. 491.

31. Au sujet de la nationalité des Roerich, voir Dany Savelli, « “Un homme d'origine russe, à la nationalité douteuse et avec un passeport français” : Nicolas Roerich entre jeux et enjeux de l'apatridie », *Slavica Occitania*, 37, 2013, p. 223-258 et *Ead.*, « Sous les yeux d'Occident : L'Expédition Roerich en Asie centrale vue par les Britanniques (d'après les archives britanniques et indiennes) » in K. Buffetrille et al. (éd.), *D'une anthropologie du chamanisme vers une anthropologie du croire. Hommage à l'œuvre de R. Hamayon, Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* (Paris), 2013, p. 623-650.

32. Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet, op. cit.*, 8 août 1927, p. 204.

33. *Ibid.*, 24 novembre 1927, p. 421.

34. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. IV, 1927-1928, op. cit.*, 8 septembre 1927, p. 70 et 14 septembre 1927, p. 71.

Au début, tout se déroula bien et les Roerich « entrèrent au Tibet avec les plus grands espoirs et les plus grandes espérances³⁵ ». Cependant, le 6 octobre 1927, ils étaient arrêtés par des patrouilles frontalières à deux jours de marche de la petite bourgade de Nagchu.

La confrontation avec la réalité tibétaine et ses conséquences

À la frontière, un *donyer* leur rendit visite et « se présenta comme quelqu'un connaissant les coutumes et les façons des étrangers ». Youri rapporte ainsi cette rencontre :

Après cette rapide présentation, il nous pria de l'aider à rédiger une première ébauche de rapport.

– Quelles sont vos intentions en venant au Tibet ?, demanda-t-il d'abord.

– Nous sommes une expédition américaine envoyée par plusieurs institutions américaines, répondîmes-nous.

– Ameri Ameri, Ameri Khan, répéta plusieurs fois le *donyer*, puis, saisissant sa plume, il nota rapidement quelque chose sur un long rouleau de papier. Placé derrière lui, je pouvais voir les premières lignes de son rapport et à mon grand étonnement, je lus la phrase suivante : « À telle date du huitième mois de l'année du Lièvre de feu, est arrivé à Cheng-di le Roi Ameri qui se propose d'étudier le bouddhisme et d'acheter des livres saints et des images sacrées ». Nous protestâmes et tentâmes de lui expliquer que *American* ne pouvait signifier Ameri Khan, mais le *donyer* ne tint pas compte de nos protestations, disant qu'il savait un peu de mongol et qu'en mongol « khan », c'est bien connu, veut dire « roi » et que donc il était quasiment certain de l'exactitude de sa traduction. Nos protestations n'eurent d'autre résultat que de le confirmer dans l'idée qu'il avait raison : nous tentions juste de lui cacher le vrai statut de notre chef dont le nom était « Ameri » et dont le mot mongol *khan* indiquait le rang³⁶.

Le fait que ce *donyer* ne savait de toute évidence rien de l'Amérique ni du sens du mot *American* a dû être une source d'inquiétude, mais aussi d'amusement pour les Roerich. Plus tard, dans *Altai-Himalaya*, Nicolas Roerich enjoliva cette anecdote à sa

35. Nicholas Roerich, *Shambhala*, New York, Frederick A. Stokes company, 1930, p. 46.

36. George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 295-296 (7 octobre 1927). Voir aussi Ernst von Waldenfels, *Nikolai Roerich...*, *op. cit.*, p. 333.

façon : « Les Mongols se rappellent très bien de l'«Ameri Khan» : l'Américain a donc été vu comme une sorte de guerrier³⁷ ».

Ayant de toute évidence parfaitement conscience que l'Expédition Roerich représentait quelque chose d'exceptionnel, Youri poursuit :

Nous mentionnâmes au *donyer* le fait que nous détenions un passeport tibétain et que nous étions donc en droit de poursuivre notre route sans rencontrer d'obstacles. Le *donyer* répondit ne rien savoir au sujet de notre passeport : ses supérieurs ne l'en avaient jamais informé.

Il était évident que les autorités essayaient de faire comme si nous étions sans document nous autorisant à voyager sur le territoire tibétain et qu'ils nous considéraient comme de simples explorateurs ayant violé l'isolement de leur pays³⁸.

Quoiqu'en dise Youri, les Roerich étaient bien de « simples explorateurs ayant violé l'isolement [du] pays » tibétain ! Plus tard, un fonctionnaire d'un rang plus élevé à qui ils déclaraient posséder des passeports tibétains leur fit remarquer que « le représentant tibétain à Ourga était un particulier sans statut officiel et qu'il résidait là-bas par convenances personnelles³⁹ ». En février 1928, les Roerich apprirent que ce même représentant avait déjà été emprisonné trois fois pour contrebande⁴⁰ et Nicolas se rappela que toute la colonie tibétaine d'Ourga l'avait enjoint à émettre les documents nécessaires pour que l'expédition puisse se rendre au Tibet⁴¹.

Toujours est-il que malgré de longues négociations, les passeports accordés à Ourga ne furent pas reconnus comme valides et que les membres de l'expédition durent passer l'hiver tibétain sous des tentes estivales à une altitude de 4 750 mètres et par une température pouvant descendre jusqu'à - 50° ; ce n'est qu'en décembre 1927 qu'ils purent s'installer près d'un monastère bön. Enfin, en mars 1928, ils obtinrent la permission de gagner Darjeeling ; en mai 1928, ils étaient de retour en Inde.

En dépit de ses requêtes insistantes pour obtenir l'autorisation d'entrer au Tibet, Roerich affirmait encore le 29 octobre 1927 au

37. Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya, op. cit.*, p. 384.

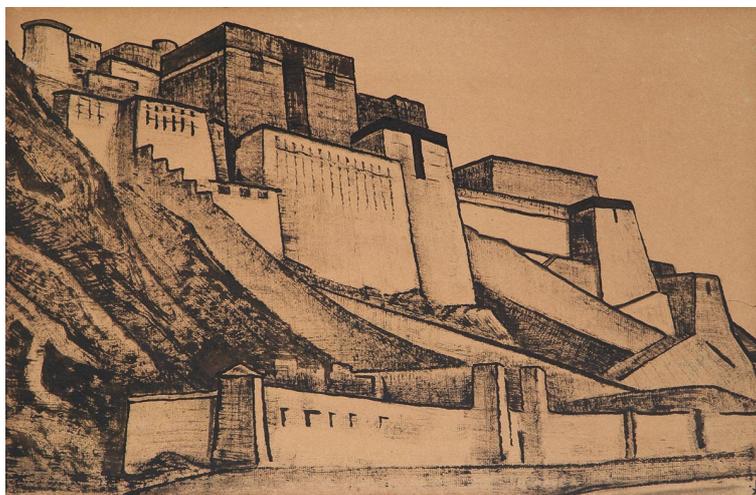
38. George Roerich, *Trails to Inmost Asia..., op. cit.*, p. 296.

39. *Ibid.*, p. 301.

40. Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet, op. cit.*, 4 février 1928, p. 547.

41. *Ibid.*, 27 février 1928, p. 584-585.

major⁴² et aux deux gouverneurs de Nagchu : « Nous ne sommes pas venus de notre plein gré, nous sommes donc sous la protection des lois internationales...⁴³ ».



Nicolas Roerich, *Sanctuaires (Sijatyni)* (1924),
encre sur papier marouflé sur carton, 31 x 47,4 cm
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

Quant à la confrontation avec la réalité tibétaine, il y a beaucoup à dire. Si en avril 1926, Nicolas Roerich déclarait : « jusqu'à présent nous n'avons pas vu quoi que se soit de répréhensible chez les bouddhistes tibétains⁴⁴ », la vision exaltée et idéalisée du Tibet qu'il partageait avec les autres membres de l'expédition s'évanouit sous l'effet du traitement humiliant reçu sur place et en raison de l'échec de l'expédition. Roerich et ses compagnons devinrent en effet les critiques les plus acerbes du Tibet, de même que du bouddhisme tibétain et du XIII^e Dalai-Lama.

42. Il s'agit du Major Sönam Thop-jyel (*bsod mams stobs rgyal*) qui à Nagchu avec les deux gouverneurs, « espionnaient nos moindres mouvements ». Voir George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 305. (N.d.É.)

43. *Ibid.*, 29 octobre 1927, p. 372.

44. Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya*, *op. cit.*, p. 291.

Le Bouddhisme tibétain

Dans la première lettre qu'il adressa à ses collaborateurs new-yorkais une fois de retour à Darjeeling, Roerich écrivit : « le Tibet, autrefois réputé pour être le bastion du bouddhisme, a disparu pour devenir une "religion chamanique dépravée"⁴⁵ ». Dans *Shambhala* paru en 1930, il se montra particulièrement méprisant à l'égard du bouddhisme tibétain :

Aussi, laissant de côté tous les risques que nous ignorions, nous voyons qu'au Tibet, seul un petit nombre d'individus dont beaucoup vivent dans des ermitages éloignés vénèrent vraiment les Enseignements supérieurs. Les Tibétains reconnaissent eux-mêmes que dans leur pays l'enseignement éclairé du Bouddha a besoin d'être réformé⁴⁶.

Il exigea même que « les lamas [fussent] soumis à davantage de surveillances de la part de l'État, et que les ignorants et les paresseux [fussent] renvoyés des monastères ». « Alors seulement les lamas pourront être rétablis comme les grands instructeurs du peuple », ajouta-t-il⁴⁷. Bien que la vision erronée que les théosophes avaient des moines et des lamas tibétains ait été particulièrement répandue, Roerich se montre ici encore plus brutal et n'hésite pas à proposer sa propre solution pour résoudre une situation à ses yeux déplorable. Dans leur journal de voyage, trois de ses compagnons de route au Tibet, à savoir Nikolai Kordachevski, Pavel Portnaguine et Konstantin Riabinine déjà cités, abondent fréquemment dans son sens et de toute évidence amplement influencés par lui, ne cessent de condamner chaque aspect de ce pays⁴⁸. En voici un exemple repris au journal de Riabinine :

« Ne pensez-vous pas, demande N. K. [Roerich], qu'en plus de l'absence de politique raisonnable, le Tibet est de tous les pays où le nom de l'Instructeur Bouddha est honoré celui où le vrai Bouddhisme est le moins présent ? ». Combien la mécanisation de la religion – les moulins à prière mécaniques, tournant sous l'effet du vent ou de l'eau, la sorcellerie noire du tantrisme dégénéré, les chapelets sacrés qui servent au négoce, les marmonnements insensés de paroles incompréhensibles aux lamas ignorants, les divina-

45. « Roerich Condemns Tibetan Religion », *New York Times*, 15 juillet 1928.

46. Nicholas Roerich, *Shambhala*, *op. cit.*, p. 56.

47. *Ibid.*

48. Voir les exemples impressionnants cités in Dany Savelli, « Des théosophes sur la route de Lhassa... », *art. cit.*, p. 127-158.

tions païennes, les mensonges, les vices et l'hypocrisie –, combien tout cela est déplorable. Et toutes ces choses répugnantes dont nous avons été témoins hurlent que le grand nom de l'Instructeur Bouddha ne peut être davantage humilié par les basses superstitions et les blasphèmes ignares que nous avons observés. L'Enseignement du Bouddha Béni doit être restauré dans toute sa beauté et sa sagesse [...]. En attendant la restauration du vrai Enseignement du Bouddha, c'est une affreuse grimace de folie et d'ignorance que l'on voit⁴⁹.

Dans le journal de Konstantin Riabinine, on lit également que « ce ne sont pas les tribus sauvages, mais le gouvernement de Lhasa lui-même qui a instauré le fétichisme, celui-ci n'a rien à voir même avec le chamanisme, et encore moins avec le bouddhisme⁵⁰ ». Un tel jugement en dit long sur le mépris dans lequel les membres russes de l'expédition tenaient la religion dominante au Tibet. Portniaguine, de son côté, rapporte que selon Roerich, le degré d'ignorance atteint par les Tibétains n'a pas sa place dans l'évolution⁵¹.

Enfin, quoique parfois Youri s'adonne à la chasse⁵², ce sont les lamas qui sont accusés d'hypocrisie parce qu'ils tuent des animaux :

Les Lamas dénoncent le fait de tuer des animaux, mais, comble d'hypocrisie, les animaux devant être tués sont en fait conduits au bord d'un rocher de telle sorte qu'ils se tuent eux-mêmes en tombant. Ainsi les préceptes du Bouddha sont-ils respectés...⁵³

Le XIII^e Dalai-Lama

Nicolas Roerich ne semble pas avoir eu conscience de ce que le XIII^e Dalai-Lama représentait aux yeux des Tibétains, ni des efforts

49. Konstantin Rjabinin, *Razvencannyj Tibet, op. cit.*, 9 janvier 1928, p. 504-505.

50. *Ibid.*, 24 avril 1928, p. 668.

51. P. K. Portnjagin, «Sovremennyj Tibet. Missija Nikolaja Rerixa. Èkspedicionnyj dnevnik. 1927-1928» [Le Tibet actuel. La Mission de Nicolas Roerich. Journal d'expédition. 1927-1928], éd. de V. A. Rosov, *Ariavarta* (SPb.), II, 1998, 22 novembre 1927, p. 57.

52. Par exemple *Ibid.*, 12 septembre 1927, p. 260 et 14 septembre 1927, p. 266 ; N. Dekroa [N. V. Kordaševskij], *Tibetskie stranstvija polkovnika Kordaševskovo (s èkspediciej N. K. Rerixa po central'noj Azii)* [Les errances au Tibet du colonel Kordachevski (avec l'expédition N. K. Roerich en Asie centrale)], éd. de V. A. Rosov, SPb., Ajurveda Press, 2000, 2^e éd. augmentée, 12 septembre 1927, p. 119.

53. « Roerich Condemns Tibetan Religion », *New York Times*, 15 juillet 1928.

qu'il déploya pour réformer le bouddhisme et les monastères tibétains⁵⁴. Le peintre en fit d'ailleurs la cible privilégiée de son irascibilité, le désignant avec mépris comme « le moine marqué par la petite vérole⁵⁵ » :

Durant son règne d'une durée inhabituelle [le Dalai-Lama] a-t-il tenté de réformer l'enseignement saturé d'ignorance ? A-t-il essayé de rétablir le Vinaya, l'originelle et austère discipline des monastères, afin de mettre en valeur le travail et de faire disparaître la superstition ? Nous n'avons pas entendu parler de telles tentatives. La religion ne peut pas être restaurée en secret ou par la peur, elle ne peut l'être que par des actions solennelles empreintes de dignité. Bien entendu, nous ne devons pas oublier qu'il n'est pas simple pour le Dalai-Lama d'œuvrer en faveur de la religion [...].

On ne peut imaginer à quel point les commandements du Bouddha et de ses adeptes les plus proches ont dégénéré au Tibet⁵⁶.

En outre, Roerich tenait le Dalai-Lama pour responsable du « schisme » dramatique survenu entre bouddhistes occidentaux et bouddhistes orientaux. Attardons-nous sur ce point pour comprendre de quoi il retourne.

Comme nous l'apprennent plusieurs des lettres adressées par Roerich aux autorités tibétaines et aux gouverneurs de Nagchu, de même que ses déclarations reproduites dans le journal de Riabinine, le peintre prétendait avoir été chargé par le Conseil bouddhique d'Amérique de rencontrer Sa Sainteté le XIII^e Dalai-Lama en tant que chef de l'Union mondiale des bouddhistes occidentaux et de faire un rapport sur leur rencontre. Faute de recevoir des nouvelles de Lhassa d'ici le 24 novembre 1927, date d'une réunion prévue par ce Conseil, il menaçait d'élire un Dalai-Lama des bouddhistes d'Occident⁵⁷. Bien entendu, tout cela était du bluff, tout comme l'était la prétendue existence d'une Ambassade des bouddhistes occidentaux. Le Dalai-Lama ne sut probablement jamais rien de tout cela du fait que les lettres que Roerich lui adressa n'arrivèrent

54. Néanmoins, voir Charles Bell, *Portrait of a Dalai Lama*, *op. cit.*, p. 191, 195 et 223-226.

55. N. Dekroa [N. V. Kordaševskij], *Tibetskie stranstvija...*, *op. cit.*, 31 mars 1928, p. 280.

56. Nicholas Roerich, *Shambhala*, *op. cit.*, p. 57-58.

57. Voir par exemple la lettre et la déclaration in Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet*, *op. cit.*, 18 octobre 1927, p. 343-344 et 21 octobre 1927, p. 349-352.

jamais à Lhasa (ce dont Roerich lui-même fut averti), mais malgré tout, il fut tenu responsable du « schisme ».

Pour ce qui est des divers efforts faits en vue de moderniser le Tibet, en dépit du fait qu'il connaissait le livre de Montgomery McGovern, notamment le chapitre « Comment la ville interdite se modernise »⁵⁸, Roerich, à plusieurs reprises, insista sur le fait que « la Ville de Lhasa n'autoris[er]ait pas l'installation de l'électricité⁵⁹ ». Quand l'on songe aux efforts faits par le gouvernement tibétain pour l'électrification de la capitale, une telle déclaration fait véritablement montre de mépris⁶⁰.

La population tibétaine

Quant aux Tibétains, Roerich les décrit en termes dédaigneux et insultants, ne leur reconnaissant que peu de qualités. Voici ses propos à ce sujet rapportés dans le *New York Times* :

Selon lui [N. Roerich], les conditions de vie des Tibétains sont dépourvues de ce qui constitue les prémices de la civilisation. La nourriture est rare, la pauvreté est de règle et les gens dévorent de la viande crue quand ils en trouvent. Ils sont illettrés et tous, même les jeunes enfants, boivent à outrance de l'alcool⁶¹.

Roerich se plaint de la nature primitive des Tibétains, de la totale inefficacité de leurs institutions étatiques, de leur fausseté de même que de la paresse et de la corruption des lamas.

En dépit du bon sens une fois encore, il déclara au *New York Times* tout en faisant la grimace que « les femmes d'Asie centrale utilisent une pâte à base de sang pour se rendre très laides, [...] ce qui fait fuir les hommes ; cela fait désormais partie de la religion des femmes de ces régions reculées⁶² ». Mais là encore, Roerich se

58. William Montgomery McGovern, « Modernizing Lhasa », *To Lhasa in Disguise, op. cit.*, p. 327-347. (trad. fr. : *op. cit.*, p. 274-294).

59. « Black Bon Po Rites Rampant in Tibet », *New York Times*, 22 août 1928.

60. Jamyang Norbu, « The Myth of China's Modernization of Tibet and the Tibetan Language », *Phayul*, 17 juin 2005, www.phayul.com/news/article.aspx?id=10009 (consulté le 26 mars 2017). Sur les efforts de modernisation que fit le XIII^e Dalai-Lama, voir également Melvyn C. Goldstein, *A History of Modern Tibet, 1913-1951: The Demise of the Lamaist State*, Berkeley, University of California Press, 1989, p. 120-138, 158-162 et 421-426.

61. « Black Bon Po Rites Rampant in Tibet », *New York Times*, 22 août 1928.

62. « Roerich Says Wives Rule in Inner Asia », *New York Times*, 20 juin 1929.

trompait puisque cette pâte à base de sang qu'il évoque était simplement utilisée comme protection solaire.

L'art tibétain

Nicolas Roerich refusa aussi de reconnaître à l'art tibétain une part d'originalité. À ses yeux, il s'agissait d'une simple imitation de l'art chinois. Un article paru dans le *Statesman*, le quotidien en langue anglaise publié à Calcutta, fait part de son avis à ce sujet :

Le Professeur Roerich est catégorique sur le fait que l'art tibétain en tant que tel n'existe pas. Il soutient que ce que nous appelons « art tibétain » est plus un ramassis d'idées chinoises et indiennes appliqué machinalement. Les Tibétains sont bien trop ignorants, méfiants et superstitieux, estime-t-il, pour pouvoir être doté de sens artistique⁶³.

Dans *Shambhala*, le peintre déclare :

Si on songe à tous les phénomènes d'appropriation et d'imitation qu'on note au Tibet, il est véritablement impossible de parler d'art tibétain. Il est très difficile de citer des œuvres architecturales, sculptées ou bien encore picturales qui n'aient pour origine les merveilles raffinées de l'Inde et de la Chine [...]. Quant à l'architecture tibétaine, on peut en dire la même chose que des autres arts : elle est d'origine chinoise⁶⁴.

Roerich n'admet qu'une exception : le Potala, construit au XVII^e siècle par le V^e Dalai-Lama (le Grand Cinquième, comme on le surnomme), dont il affirme qu'il « savait fortifier le nerf de l'esprit⁶⁵ ».

L'intention première de Nicolas Roerich d'« apprendre beaucoup des mystères du Tibet, le pays du monde où la spiritualité est la plus élevée » se transforma en son contraire, comme l'indique cet extrait de la plainte écrite en janvier 1928 qu'il entendait remettre aux gouverneurs de Nagchu :

De la Grande Amérique, nous sommes venus au Tibet dans un but très sacré afin de purifier les enseignements authentiques du Bouddha Béni, sous l'autorité du Dalai-Lama tibétain. Or nous avons été reçus comme des bandits⁶⁶.

63. Nicholas Roerich, « U.S. Expedition to Tibet: Descendants from the Goths », *The Statesman* (Calcutta), 12 juin 1928.

64. Nicholas Roerich, *Shambhala*, *op. cit.*, p. 70.

65. *Ibid.*, p. 68.

66. Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet*, *op. cit.*, 4 janvier 1928, p. 491.

Pourtant, le 24 octobre de l'année précédente, Morya n'avait-il pas déjà reconnu en Roerich le Dalai-Lama d'Occident ? N'avait-il pas annoncé qu'« ainsi s'accomplissait l'ancienne prophétie⁶⁷ » ?

Pour terminer, signalons que l'insistance à démontrer la cruauté du gouvernement tibétain amena les Roerich et leurs compagnons de voyage à accuser injustement les administrateurs tibétains de la mort de cinq membres asiatiques de l'expédition⁶⁸.

La critique du Tibet prend des formes plus subtiles

En plus de ces diffamations directes, de ces dénigrement et de ces sous-entendus malveillants, Roerich tira profit de ses observations et de ses découvertes pour jeter le discrédit sur l'importance du Tibet, pour attaquer l'image que le Tibet avait de lui-même et, de façon plus subtile, remettre en cause l'originalité de la culture tibétaine.

Sur la base de ses découvertes archéologiques, il s'engagea dans toutes sortes de généralités. Ainsi put-on lire dans le *New York Times* du 22 août 1928 :

Le Dr. Roerich a établi avec certitude que les Tibétains du Nord sont des descendants des Goths. Il a relevé une ressemblance frappante entre les tombes tibétaines et celles des anciens Goths, particulièrement dans les régions septentrionales proches de l'Altai. Il pense que les Goths ou leurs lointains ancêtres ont migré au Tibet après avoir franchi ces montagnes.

L'expédition a découvert des boucles ornées d'aigles à deux têtes exactement pareilles à celles des Goths et des Alains [...]

La découverte du témoignage laissé par des missionnaires catholiques selon lequel l'ancien nom de la région autour de Lhassa était Gotha a été considérée comme encore plus décisive⁶⁹.

Dans *Cœur de l'Asie*, il revint sur le nombre des missionnaires ayant parlé de Gotha (Gota) comme étant l'ancien nom de Lhassa pour n'en évoquer plus qu'un seul ; de plus, il n'hésita pas à se montrer plus précis à ce sujet en déclarant que : « On ne doit pas oublier que le missionnaire catholique Odorico de Pardenone, qui

67. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. IV, 1927-1928, op. cit.*, 24 octobre 1927, p. 81.

68. Voir Dany Savelli, « Des théosophes sur la route de Lhassa... », art. cit., p. 137, n. 34.

69. « Black Bon Po Rites Rampant in Tibet », *New York Times*, 22 août 1928.

se rendit au Tibet au XIV^e siècle, a affirmé que Lhassa et même tout le pays [tibétain], s'appelait Gotha⁷⁰ ».

Cependant, Roerich aurait pu savoir que Berthold Laufer avait démontré dans un article paru à Paris dès 1914 qu'Odoric de Pordenone « n'avait jamais traversé le Tibet à proprement parler et ne s'était jamais rendu à Lhassa ». Dans une note infrapaginale, cet orientaliste expliquait que :

[Odoric de Pordenone] ne mentionne même pas le nom exact de Lhassa, mais parle juste de la « ville principale et royale » ou de « cette ville ». C'est uniquement dans une version française que fut ajoutée la mention suivante : « Elle est appelée Gota ». Dans une note, M. Cordier a écrit à juste titre qu'il n'existe pas de ville appelée Gota. Ce nom relève vraisemblablement de la pure fantaisie. Est-il possible qu'un homme qui a visité Lhassa ne note même pas le nom de cette ville ? Et après tout où Odoric dit-il l'avoir visité ?⁷¹

Les observations de Roerich concernant la ressemblance entre les Mongols et les Amérindiens le conduisirent également à des conclusions inattendues. Ainsi affirma-t-il avoir obtenu « de nombreuses preuves durant [sa] longue exploration du Tibet et de la Mongolie pour défendre la théorie selon laquelle l'Amérique centrale était le berceau de l'humanité ». « En Mongolie, poursuivit-il, les membres de l'expédition avaient trouvé des habitants qui s'apparentaient de beaucoup aux races latines et d'autres habitants, quasiment similaires aux Mongols, considéraient que les Amérindiens étaient leurs “parents disparus”⁷² ».

Quoique Roerich n'ait pas eu tort en notant une ressemblance physique entre les Mongols et les Amérindiens, affirmer que « l'Amérique centrale était le berceau de l'humanité » (vraisemblablement afin de flatter les Américains) était une erreur : comme des recherches récentes l'ont montré, les migrations se firent en sens

70. Nicholas Roerich, *Heart of Asia, op. cit.*, p. 86-87. Dans *Himavat* paru en 1946, Roerich continue à parler d'un seul missionnaire : « N'oublions pas qu'un vieux missionnaire catholique, Odorico de Pordenone, qui se rendit au Tibet au XIV^e siècle, mentionna que le lieu Lhassa s'appelait Gotha ». Voir Nicholas Roerich, *Himavat: Diary Leaves*, Allahabad, Kitabistan, 1946, p. 66.

71. Berthold Laufer, « Was Odoric of Pordenone ever in Tibet? », *T'oung Pao* (Paris), 2nde série, 15, (3) (1914), p. 405-418, ici p. 417-418.

72. « Roerich Returns: Tells of his Perils », *New York Times*, 19 juin 1929.

inverse⁷³. Ce sont les Mongols qui franchirent le détroit de Behring pour gagner l'Amérique du Nord. Les montagnes altaïennes furent le berceau des Amérindiens.

Une critique si radicale est-elle fondée ?

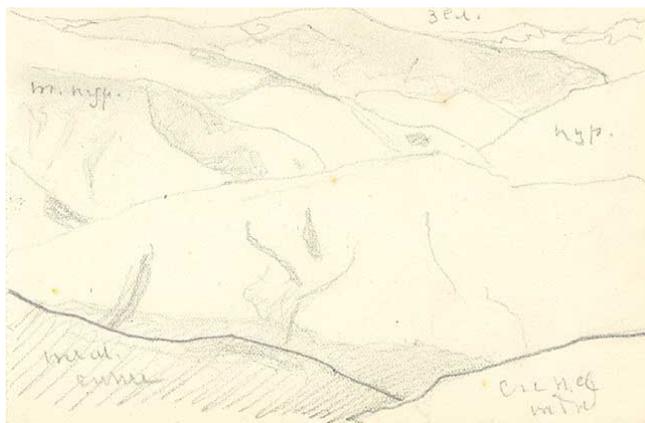
Mais sur quoi se fondaient Nicolas Roerich et les autres diaristes à ses côtés pour douter des institutions séculaires et religieuses du Tibet, pour douter du Dalai-Lama, du mode vie des Tibétains et par conséquent de ce qui constitue le cœur de la culture tibétaine ?

Un examen approfondi permet de signaler les limites importantes de leurs généralisations et de leurs affirmations erronées : cela concerne avant tout leur critique de l'état dans lequel se trouvait le bouddhisme tibétain. En effet, l'Expédition Roerich ne traversa que des régions limitrophes du Tibet, elle ne se rendit dans aucun des centres religieux, tels que Tashilhünpo, ni aucune des villes importantes comme Shigatse ou Gyantse, sans parler de Lhasa. Aussi eut-elle affaire à des fonctionnaires de rang subalterne, d'une ignorance crasse. L'isolement dans lequel se trouvaient ces zones peu peuplées peut aussi expliquer l'ivrognerie fréquente parmi les fonctionnaires et les soldats condamnés à surveiller ces avant-postes isolés, notée par les voyageurs. Mais, sans davantage se poser de questions, Roerich en tira la généralisation suivante : « les lamas et les laïcs "boivent énormément" et même les enfants quémangent de l'argent pour acheter du whiskey⁷⁴ ».

Il est de surcroît frappant de voir comment des rumeurs, des on-dit, des affirmations formulées par des individus de régions peu peuplées et rencontrés par hasard ou encore des incidents isolés ont été utilisés pour émettre des généralisations sur le Tibet, sur le bouddhisme tibétain et sur les Tibétains. Ces différentes rumeurs ont été élevées au statut de faits ; suivant cette perspective faussée, la peinture qui a été donnée du pays tibétain n'a pu qu'être partielle.

73. Theodore Schurr *et al.*, « Mitochondrial DNA and Y Chromosome Variation Provides Evidence for a Recent Common Ancestry between Native Americans and Indigenous Altaians », *The American Journal of Human Genetics*, 90 (2), 1990, p. 229-246. Pour un article de vulgarisation sur cette question : Christian Weber, « Die Wiege der Indianer: Gen-Analysen zeigen: Die Ureinwohner Nordamerikas stammen aus dem Altaigebirge », *Süddeutsche Zeitung*, 27 janvier 2012.

74. « Roerich Condemns Tibetan Religion », *New York Times*, 15 juillet 1928.



Nicolas Roerich, *Esquisse pour un paysage de montagne* (1924),
Crayon sur papier (Les couleurs sont indiquées au crayon)
8,4 x 12,7 cm
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

Juste à partir de simples exemples, les voyageurs tirèrent des conclusions exagérées telles que ces remarques sur la religion bön :

Le bön-po dit que les bouddhistes sont ses ennemis. Il ne reconnaît pas le Bouddha ; quant au Dalai-Lama, il est considéré comme un dirigeant temporel. Les rites sont menés de façon totalement opposée à ceux des bouddhistes⁷⁵.

Le bön-po ne permet pas aux bouddhistes d'entrer dans leurs temples et ne reconnaît ni le Tashi-Lama [Panchen-Lama] ni le Dalai-Lama. À leurs yeux, ce dernier est un simple administrateur chargé de collecter les impôts⁷⁶.

Mais en fait, le seul contact direct qu'eurent les voyageurs avec le bön se fit au cours de leur visite du monastère de Sharügön, aux abords duquel l'expédition campa en décembre 1927. Cela n'empêcha pas cependant Roerich d'affirmer que « la "foi noire du bön-po", la plus ancienne religion païenne, se répand à travers tout le Tibet » et de déclarer que « le déclin du bouddhisme en Asie centrale s'accompagne d'anciens rites d'adoration des démons. Ces rites constituent une forme pervertie de bouddhisme [...] dans laquelle tous les bouddhistes sont considérés comme des ennemis⁷⁷ ».

75. Nicholas Roerich, *Heart of Asia, op. cit.*, p. 84.

76. Nicholas Roerich, *Altai-Himalaya, op. cit.*, p. 373.

77. « Demon Worship spreading », *New York Times*, 22 août 1928.

Les difficultés rencontrées au Tibet sont de la faute de Roerich lui-même

Les problèmes rencontrés par l'expédition semblent avoir été exacerbés par l'impréparation du voyage. La longue attente à Ourga pour obtenir les permis de voyage tibétains explique sans doute le départ trop tardif pour le Tibet. Généralement les caravanes, qui souhaitaient rejoindre le Tibet, quittaient la capitale mongole à l'automne ou en hiver, le transport à dos de chameaux se faisant entre l'automne et le printemps, mais non en été quand le désert de Gobi est trop chaud pour ces animaux. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'expédition fut contrainte d'attendre à Sharügön presque deux mois, jusqu'au 19 août 1927, soit jusqu'au début de la saison où il est envisageable de voyager avec des chameaux⁷⁸. Comme les membres de l'expédition avaient pensé atteindre Lhasa rapidement (Morya leur avait fait savoir le 24 mai qu'ils disposaient d'assez de temps pour être à Lhasa le 21 septembre⁷⁹), ils n'avaient pris avec eux que des vêtements d'été et des tentes légères ; plus tard, ils regrettèrent amèrement de ne pas avoir emporté avec eux au moins une tente mongole en feutre.

Les voyageurs rencontrèrent d'autres difficultés qui leur incombaient entièrement, comme le reconnut Youri le 2 janvier 1935 lors d'une conversation avec Erich Teichmann, ancien officier consulaire à Tatsienlou⁸⁰ :

M. Roerich m'a décrit leurs difficultés et leurs mésaventures durant leur traversée du Tibet, ainsi que leur halte forcée durant plusieurs mois aux abords de Nagchukha [Nagchu] en raison des ordres émis par le Gouvernement de Lhasa. Il admit néanmoins que la situation était vraiment de leur fait étant donné que les autorités tibétaines n'avaient cessé de les dissuader d'entrer dans le Tibet autonome et que rien ne les empêchait de retourner en Mongolie ou en Chine⁸¹.

78. Alexandre Andreyev, *Soviet Russia and Tibet: The Debacle of Secret Diplomacy 1918-1930s*, Leiden, Brill, 2003, p. 253 ; George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 243.

79. Elena Rerix, *Listy dnevnika, t. IV, 1927-1928*, *op. cit.*, 24 mai 1927, p. 18.

80. Le nom actuel de cette ville du Sichuan est Kangding. (N.d.É.)

81. Rapport d'Eric Teichman, 25 janvier 1935, IOR LPJ 7/148.

Cela est d'ailleurs confirmé par une lettre du Kashag (le cabinet des ministres) à Bailey⁸², même si, comme ce dernier le rapporte, Nicolas Roerich fournit une tout autre version en expliquant que les voyageurs « n'étaient pas opposés à l'idée de faire demi-tour, mais [qu'ils] avaient été retenus sur place, et pas plus qu'ils n'avaient été autorisés à poursuivre leur route, ils ne l'avaient été à rebrousser chemin⁸³ ». Comme nous l'avons vu, on proposa également aux Roerich de s'installer au monastère böñ-po de Sharügön à près de quatre kilomètres de Chunakha. Mais ils avaient eu peur que les Tibétains ne les imaginassent confortablement installés pour l'hiver et, de fait, ne vissent pas l'utilité de répondre rapidement à leur demande de traverser le Tibet⁸⁴. Ce n'est donc que le 17 décembre 1927, soit près de deux mois plus tard, qu'ils s'installèrent à regret à Sharügön⁸⁵.

« Au Tibet de payer »

Bien que nombre de difficultés rencontrées par l'expédition aient été imputables aux Roerich eux-mêmes, ceux-ci ne cessèrent de rejeter sur les Tibétains la responsabilité entière des difficultés rencontrées pendant leur voyage en Tibet ; ils exigèrent même la somme astronomique de 294 387 dollars en dédommagement, dont 100 000 pour la perte supposée de rentrées d'argent lors de leur séjour forcé à Nagchu⁸⁶. Dans une lettre écrite à Darjeeling et datée du 13 juin 1928, Roerich entendait bien ne pas se laisser faire :

Afin d'être en mesure de présenter un rapport complet au Très Gracieux Gouvernement des États-Unis [...] :

4. Pour quelle raison le Gouvernement du Tibet n'a-t-il pas reconnu le passeport remis à l'expédition par Lobzang Tcholden, le représentant officiel du Tibet à Ourga, ainsi que les trois requêtes remises à Votre Sainteté et au Conseil d'État ?

82. « Nous l'avons arrêté à Nagchuka et persuadé de repartir de là ». Traduction d'une lettre des ministres du Tibet au lieutenant colonel F. M. Bailey, 19 octobre 1928, IOR, LP&S/ 10/1045-306.

83. F. M. Bailey à J. G. Acheson, Secrétaire des Affaires étrangères du Gouvernement de l'Inde (Simla), 25 mai 1928, IOR L/P&S/10/1145-403.

84. George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 326 (17 décembre 1927).

85. Konstantin Rjabinin, *Razvenčannyj Tibet*, *op. cit.*, 22 octobre 1927, p. 354.

86. Lettre de Louis Horch adressée au Musée Roerich de New York, citée par Ernst von Waldenfels, *Nikolai Roerich...*, *op. cit.*, p. 361.

5. Mon nom est honoré dans vingt-cinq grands pays ; il n'y a qu'au Tibet, où je me suis rendu pour le bien de la Doctrine bouddhique, que j'ai eu à rencontrer des difficultés inédites [...], je suis tenu de rendre compte de notre expédition au Très Gracieux Gouvernement des États-Unis⁸⁷.

Il menaçait régulièrement le gouvernement tibétain de l'arrivée imminente d'une Commission d'enquête américaine officielle, qui était supposée être déjà en route pour l'Inde ; le Résident politique au Sikkim, le colonel F. M. Bailey, en fut averti :

Par ailleurs, Roerich a déclaré dans la presse qu'une Commission spéciale allait arriver d'Amérique pour enquêter sur le manque d'égards dont ils [les membres de l'expédition] ont fait l'objet. « Le gouvernement tibétain doit être tenu pour responsable de ses actions et devra justifier son comportement cruel » (*The Statesman*, 19 juin 1928). Pourtant, je n'ai jamais entendu parler d'une telle commission et en tout cas, le gouvernement tibétain a toujours fait cas de leur présence⁸⁸.

La « Commission d'enquête » s'avéra en réalité composée de deux proches admirateurs américains de Roerich, dont Frances Grant, la porte-parole du Nicholas Roerich Museum de New York, une femme très énergique. En août 1928, celle-ci écrivit que l'Agent commercial à Gyantse avait reçu le 20 juin une lettre de Roerich datée du 13 juin 1928, accompagnée d'une demande de faire suivre cette lettre, or depuis aucune réponse n'avait été reçue :

En tant que représentants d'institutions artistiques américaines [les diverses institutions Roerich], nous sommes récemment arrivée en Inde pour enquêter sur les causes du manque d'égard inédit et cruel infligé à notre expédition, dirigée par le Professeur Roerich, artiste mondialement connu. Notre objectif est de procéder à une enquête minutieuse de toutes les causes de cette affaire et de présenter notre rapport au Comité des affaires étrangères du Sénat des États-Unis [...] : l'ensemble de l'Amérique et du monde civilisé est indigné par le traitement réservé à cette expédition dont le but, pacifique, était de défendre les arts et la culture.

Soyez aimable de nous indiquer par retour de courrier à quel moment nous pouvons espérer une réponse au courrier urgent sus mentionné, car nous devons l'indiquer dans notre rapport.

Nous vous prions en tout état de cause de faire diligence⁸⁹.

87. IOR, L/PS/10/1145-309.

88. IOR, Mss Eur F157/245: 1926-1948 (Dossiers de F. M. Bailey).

89. Frances Grant (Hillside Darjeeling Inde) à l'Agent commercial du Tibet (Gyantse, Tibet), 17 août 1928, IOR/L/PS/10/1145-335.

Cependant, à Gangtok en mai 1928, Bailey avait déjà tenté d'expliquer à Roerich à quelles mésaventures les voyageurs qui tentaient d'entrer au Tibet pouvaient s'attendre :

J'ai dit [à Roerich] que les Tibétains n'avaient jamais autorisé les étrangers à voyager dans leur pays et que l'expédition n'avait pas été la première à être retenue à Nagchukha ni à être empêchée de se rendre à Lhassa. Sauf erreur de ma part, Rockhill, Littledale, Sven Hedin, Bower et nombre d'autres voyageurs étrangers avaient été arrêtés pareillement et renvoyés d'où ils étaient venus, alors que l'expédition [Roerich], elle, avait été la première à pouvoir gagner l'Inde de la sorte. Les membres de l'expédition disaient qu'ils n'auraient pas été opposés à l'idée d'être renvoyés, mais qu'en fait, ils avaient été retenus sur place, sans être autorisés à continuer ou à rebrousser chemin⁹⁰.

Pour calmer le gouvernement tibétain, le ministre délégué du gouvernement indien expliqua par la suite :

« Déclaration au sujet des préjudices commis par les fonctionnaires tibétains à l'encontre du Professeur Roerich et des membres de son expédition »

[...] faire savoir à l'Administrateur politique du Sikkim d'informer le gouvernement tibétain que le Professeur Roerich est russe et non pas américain, que la Commission du Roerich Museum n'a pas été envoyée par le gouvernement américain [...] ⁹¹.

En définitive, le gouvernement tibétain se contenta de payer « pour tout dédommagement la somme de 1 826 roupies indiennes, couvrant les coûts de transport de Nag-tsang Chentsa à Thangu⁹² ».

Une attitude contradictoire

Après l'échec de l'expédition Roerich et en dépit des invectives proférées par Roerich contre le Dalai-Lama, Roerich n'eut aucun

90. F. M. Bailey au Secrétaire des Affaires étrangères du Gouvernement de l'Inde (Simla), 25 mai 1928, IOR/L/PS/10/1145-403.

91. Le ministre délégué du Gouvernement indien au Département des affaires politiques et étrangères, India Office (Londres), 20 novembre 1928, IOR/L/PS/10/1145-302.

92. Traduction d'une lettre du Conseil tibétain des ministres, écrite à Lhassa et datée du sixième jour du neuvième mois tibétain de l'année du Dragon-Terre (10 octobre 1928), au Professeur Nicolas K. Roerich, chef de l'Expédition Roerich américaine, Archives du Nicholas Roerich Museum à New York.

scrupule à résider dans son « palais » à Darjeeling, qu'il avait habité après s'être enfui de Lhassa en 1910 quand les Chinois eurent envahi la ville. En fait, selon la biographie officielle du Dalai-Lama en tibétain, il ne s'agissait pas vraiment d'un palais, mais d'un simple *kothi* (ou cottage)⁹³.

En 1932 et 1933, Nicolas Roerich posa pour son secrétaire, Vladimir Chibaïev, dans ce qu'il imaginait être de splendides vêtements de cérémonie tibétains⁹⁴ et Sviatoslav peignit son portrait avec en arrière-fond le monastère de Tashilhünpo. Peut-être Nicolas Roerich entendait-il ainsi anticiper la rencontre qu'il espérait tant avec le Panchen-Lama en exil⁹⁵.

Parallèles contemporains

Roerich n'est pas le seul à avoir eu une impression négative du Tibet. D'autres voyageurs venus avant lui dans ce pays avaient exprimé des opinions défavorables sur le bouddhisme tibétain, car, ne l'oublions pas, « pour les intellectuels européens de la période victorienne, la religion des Tibétains n'était pas authentiquement bouddhique⁹⁶ ». Ainsi Perceval Landon, journaliste qui accompagna l'expédition militaire de Francis Younghusband au Tibet en 1904, écrit :

Dans ces volumes, j'ai beaucoup dénigré le lamaïsme, et je l'ai fait en connaissance de cause ; mais la peinture de Lhassa que j'ai donnée bat définitivement en brèche les idées préconçues que l'on avait à une époque plus apaisée⁹⁷.

93. Phurchok Thupten Jampa (*Phur-log thub-bstan byams-pa*), *Sku-phreng bcu-gsum-pa Thub-bstan rgya-mtsho'i mam-thar* [Biographie du Noble Thupten Gyatso victorieux] in *The Collected Works of Dalai Lama XIII*, vol. 7, New Delhi, International Academy of Indian Culture 1982, p. 187.

94. Voir les différentes photographies conservées au Nicholas Roerich Museum à New York. Voir dans ce volume p. 313.

95. Voir Alexandre Andreyev, *The Masters Revived...*, *op. cit.*, p. 375-376. (Le Panchen-Lama résidait au monastère de Tashilhünpo. N.d.É.)

96. Donald S. Lopez, *Prisoners of Shangri-La: Tibetan Buddhism and the West*, Chicago, Chicago University Press, 1998, p. 161. (Trad. française : Donald S. Lopez, *Fascination tibétaine. Du bouddhisme, de l'Occident et de quelques mythes*, trad. de Nathalie Münter-Guiu, préf. de Katia Buffetrille, Paris, Autrement, 2003, 300 p. N.d.É.), Voir aussi Peter Bishop, *Dreams of Power: Tibetan Buddhism and the Western Imagination*, Londres, The Athlone Press, 1993, 162 p.

97. Perceval Landon, *Lhasa*, Londres, Hurst and Blackett, 1905, vol. II, p. 191.

Ainsi encore, Austine Waddell écrit dans *Le Bouddhisme tibétain* :

Les cultes lamaïstes comprennent une dévotion au diable qui est profondément enracinée, comme je l'ai déjà décrit pour l'essentiel. Car le lamaïsme ne possède qu'un vernis à la fois léger et imparfait de symbolisme bouddhique ; la sinistre démesure d'une superstition poly-démoniste transparait sous celui-ci⁹⁸.

La population tibétaine fut également la cible de critiques comme le montrent les commentaires d'Edmund Chandler, qui lui aussi participa à l'expédition de Younghusband :

Nous avons affaire au peuple le plus ignare, le plus rustre de la terre [...].

Nous avons appris que le Tibétain a du courage, mais à d'autres égards, il nous est encore inconnu [...]. [les Tibétains] tenteront l'impossible et fermeront les yeux sur l'évidence.

En fait, tous les voyageurs venus au Tibet reprenaient à leur compte les stéréotypes sans appel sur les déplorables conditions de vie des habitants. L'imaginaire occidental du Tibet commença toutefois à évoluer dès les années 1920, sans doute sous l'influence des administrateurs britanniques, comme Alex McKay le documente de manière impressionnante dans un article sur la construction britannique de l'image du Tibet. Même « le mysticisme conforta la perception positive du Tibet et de sa culture singulière, et les administrateurs britanniques l'encouragèrent implicitement dans leurs écrits ». De surcroît, « l'image du Tibet élaborée par les Britanniques devint le modèle historique dominant et fut adoptée par les intellectuels occidentaux »⁹⁹.

Cela dit, comme le remarque Gustavo Benavides, l'opinion du grand tibétologue italien Guiseppe Tucci était encore défavorable : « À propos des pratiques réelles des Tibétains, Tucci considère le "lamaïsme" comme la mécanisation formaliste de rites d'une gnose indienne [...]. Dans son état présent, le lamaïsme est, à ses yeux, le résultat d'une offuscation¹⁰⁰ ».

Il est vrai que les années 1950 voient Tucci exprimer « une sorte d'admiration pour la société tibétaine ». « Lors de sa dernière

98. L. Austine Waddell, *Tibetan Buddhism*, Londres, Allen, 1895, p. xi.

99. Alex McKay, « Truth, Perceptions, and Politics: The British Construction of an Image of Tibet » in Thierry Dodin & Heinz Rätzer (éd.), *Imagining Tibet...*, *op. cit.*, p. 84-85.

100. Gustavo Benavides, « Guiseppe Tucci and Fascism » in Donald S. Lopez (éd.), *Curators of the Buddha: The Study of Buddhism under Colonialism*, Chicago, Chicago University Press, 1995, p. 165.



Nicolas Roerich, *Tibet. Près du Brahmapoutre (Tibet. U Bramaputry)* (1936),
 Tempéra sur carton, 30,6 x 45,8 cm
 Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

visite au Tibet en 1948, note Gustavo Benavides, il considérait le pays comme étant encore préservé des maladies qui assaillaient le monde moderne, la “politique” en tête¹⁰¹ ».

Cependant, il faut bien admettre que les prédécesseurs et les contemporains des Roerich ne sont généralement pas partis au Tibet avec une vision aussi idéalisée et irréaliste du pays tibétain que la leur, ce qui expliquerait que leur désenchantement fut probablement moindre. Et s'ils ont pu rendre compte eux aussi d'impressions négatives au sujet de l'ignorance des lamas, de la saleté omniprésente, etc., ils ont néanmoins signalé des aspects positifs et ne se sont pas cantonnés à une condamnation de principe. Ils ont également été en mesure d'évaluer le Tibet d'un point de vue plus large, puisqu'ils se sont rendus dans des villes importantes comme Lhassa, et dans de grands monastères du pays. D'autre part, ils n'ont pas eu l'arrogance de se présenter comme des missionnaires bouddhiques désireux de « débarrasser » le bouddhisme tibétain de tout ce qui ne relevait pas de cette religion.

101. Per Kvaerne, « Tibet Images among Researchers on Tibet » in Thierry Dodin & Heinz Räther (éd.), *Imagining Tibet...*, *op. cit.*, p. 55.

Une campagne de presse diffamatoire

Aucun autre voyageur venu au Tibet¹⁰² ne semble, une fois de retour, avoir lancé une campagne de dénigrement contre le Tibet aussi ciblée que celle de Nicolas Roerich. Cependant, aussi étrange que celui puisse paraître, la profonde déception connue au Tibet par Roerich et ses compagnons, et qui explique cette hargne contre ce pays et ses habitants, ne s'étendit pas à leur conviction – toute théosophique – en l'existence des Mahatma. Au cours de l'expédition, ils en vinrent peu à peu à penser que pour éclairer le monde, une autre mission, plus spécifique, leur incombait. « Le temps est venu de dévoiler le Tibet authentique et de jeter le masque de mystère qui cache un état de barbarie¹⁰³ » déclara ainsi le peintre dans un entretien accordé au *Statesman*.

Peu après leur retour au Sikkim et au Bengale-Occidental, les Roerich se lancèrent dans une vaste campagne de presse aux États-Unis destinée à discréditer et à diffamer le Tibet, ainsi que le bouddhisme tibétain et le XIII^e Dalai-Lama. La campagne fut d'abord menée par Frances Grant, qui était également l'attachée de presse du Roerich Museum de New York. À partir de la collection de coupures de presse conservées dans les archives de ce musée, Dany Savelli a pu établir une liste d'une soixantaine de titres pour la seule presse américaine¹⁰⁴. Même le réputé *New York Times* publia plus de dix articles sur les impressions tibétaines de Roerich, certains comportant force détails. Ceux d'entre eux parus entre le 25 mai 1928 et le 21 juin 1929 (plusieurs ont déjà été mentionnés dans le présent article) titraient par exemple : « Torturé au Tibet, Roerich est sain et sauf » (25 mai 1928) ; « Roerich condamne la religion tibétaine » (15 juillet 1928) ; « Les Noirs Rites bön po se répandent au Tibet » (22 août 1928), ou encore « Roerich décrit les périls encourus au Tibet » (7 juin 1929).

Le bouddhisme tibétain fut notamment attaqué avec une virulence particulière dans un article du 15 juillet 1928, dont nous re-donnons un extrait :

102. À l'exception de Henry S. Landor, qui comme Nicolas Roerich dénigra les Tibétains et le bouddhisme tibétain. Voir Henry S. Landor, *In the Forbidden Land: An Account of a Journey into Tibet...*, New York – Londres, Harper & Brothers, 1899.

103. Voir Nicholas Roerich, « Expedition to Tibet », *The Statesman*, 17 juin 1928, p. 9.

104. Dany Savelli, « L'expédition Roerich (1925-1928) en quête de Shambhala... », art. cit., p. 781-811.

ROERICH CONDAMNE LA RELIGION TIBÉTAINE

L'explorateur rapporte aux bouddhistes d'ici que les prêtres pratiquent l'art des chamans.

Il raconte le déclin d'une Nation.

Les vieux monastères sont désertés et le commerce est asphyxié par les agents du gouvernement, déclare-t-il.

Il rend compte de son étude du bouddhisme.

[...] Ici il est des lamas de haut rang qui sur les grains sacrés [de leur chapelet] font leur comptes, soucieux uniquement de faire du profit. Bouddha a-t-il ordonné que l'on fasse un tel usage des objets sacrés, ou cela est-il de la seule responsabilité de la mécréantise chamanique ? [...]

PEU DE VRAIS BOUDDHISTES.

[...] Au Tibet, selon le Professeur Roerich, seul un nombre étonnamment réduit de personnes vénère Bouddha d'une façon qui ne soit pas machinale ; beaucoup d'entre elles vivent dans des ermitages reculés, « incapables de tolérer les manifestations officielles du lamaïsme de Lhassa ». [...]

Et bien qu'à plusieurs reprises Roerich ait condamné l'ignorance des Tibétains et ait fait part qu'un agent de l'administration tibétaine rencontré sur place n'avait jamais entendu parler de l'Amérique (nous avons évoqué plus haut ce fait), il n'hésita pas à affirmer à la presse que « non seulement le Président Hoover [était] considéré comme une sorte de dieu par les tribus tibétaines, mais [que] Henry Ford aussi [faisait] figure de semi-divinité ». L'article se poursuit ainsi :

Les activités du Président Hoover pendant la guerre semblent avoir été colportées par le bouche à oreille jusqu'au Tibet, où on voit en lui un être surnaturel et bénéfique. Le nom « Hoover » a été déformé en *Yoovera*, qui est le nom tibétain pour le dieu du Bonheur. Le Professeur [Roerich] a trouvé une vieille photographie de M. Hoover conservée pieusement à l'intérieur d'une maison tibétaine¹⁰⁵.

Ces textes avaient probablement pour but de flatter Herbert Hoover et Henry Ford et d'obtenir leur soutien ; la tentative, cependant, n'eut pas l'effet escompté¹⁰⁶.

105. « Roerich Describes his Perils in Tibet », *New York Times*, 7 juin 1929.

106. Voir Ernst von Waldenfels, *Nikolai Roerich...*, *op. cit.*, p. 361-362.

Notons que la campagne diffamatoire menée dans la presse ne se limita pas aux seuls États-Unis : elle s'étendit aussi à l'Inde. De juin 1928 à janvier 1929, le *Statesman* édité à Calcutta publia toute une série d'articles dénonciateurs de Roerich, dont certains sous la forme d'entretiens. De façon étonnante, le langage utilisé dans les articles de juin 1928 pour dénigrer le Tibet est beaucoup plus violent que celui employé dans les articles parus aux États-Unis. En outre, ces articles contiennent un nombre important de fausses allégations.

Dans le *Statesman* en effet, Roerich tenta de minimiser l'importance que revêtit le Tibet pour son expédition, mentionnant comme un simple détail le voyage entre la Mongolie et l'Inde : « Il est resté loin presque quatre ans et a connu des aventures extraordinaires, dont la plus remarquable et la plus dangereuse a été sa tentative de revenir en Inde depuis la Mongolie en passant par Lhasa¹⁰⁷ ». Il nia même l'objectif premier de l'expédition : « L'Expédition n'était pas spécialement impatiente de gagner Lhasa car le Professeur [Roerich] souhaitait vraiment observer la vraie vie des Tibétains, ce que la visite des provinces permet bien mieux que Lhasa¹⁰⁸ ». De surcroît, Roerich clama effrontément toutes sortes de choses au plus grand mépris de la vérité :

Cependant, [les voyageurs] se rendirent à Lhasa, mais ne furent pas très contents de tout ce qu'ils y virent.

Le Professeur décrit une saleté et une misère noire aussi abominables l'une que l'autre ; il est impensable que des êtres humains puissent vivre dans de telles conditions. En fait, le niveau de vie dans tout le Tibet est très bas ; il est pire que dans n'importe quel autre pays du monde. À la différence des riches et des lamas, les pauvres n'ont absolument rien à manger et doivent se nourrir de charogne et de carcasses de yaks, de bœufs [sic] ou de moutons tibétains. Ils se repaissent de chair crue qu'ils déchirent en morceaux. À cause de cette pauvreté omniprésente, le Professeur est convaincu que les gens les plus sales du monde se trouvent au Tibet...

Au fil de ses errances, le Professeur Roerich est parvenu à des conclusions très arrêtées. Il est convaincu que le Tibet n'est pas un pays bouddhique, mais qu'il est un pays purement chamaniste ou

107. Nicholas Roerich, « U.S. Expedition to Tibet: Roerich's Story », *The Statesman*, 12 juin 1928, p. 9.

108. Nicholas Roerich, « U.S. Expedition to Tibet: Dirt and Squalor », *The Statesman*, 12 juin 1928, p. 17.

païen. La plupart des lamas tibétains sont très ignorants en matière de religion et de bouddhisme¹⁰⁹.

Voici comment le *Statesman* rapporte ses propos le 17 juin 1928 :

Nous n'avons jamais vu d'administrateurs si fourbes, sournois et ignorants, ils s'imaginent être bouddhistes, mais n'ont aucune notion de ce que peuvent être les vrais préceptes de Bouddha.

[...] l'Expédition n'avait aucune intention d'entrer à Lhassa, car le Tibet n'a été qu'une étape de notre grande Expédition en Asie centrale. Les principaux buts de l'expédition étaient l'art et l'étude du bouddhisme et de l'archéologie centrasiatique. Les Tibétains eux-mêmes, en nous retenant cinq mois, ont prolongé notre séjour dans leur pays et nous ont donné une chance extraordinaire d'étudier la vie des habitants, qui n'a aucune place dans l'évolution actuelle de l'humanité.

On comprend, cependant, que ni les articles publiés à l'occasion de la campagne de presse, ni les livres de Roerich ne parlent de « La Mission américaine des Bouddhistes d'Occident », ni de « Reta-Rigden, le Grand Ambassadeur du Bouddhisme occidental », ni encore de l'élection d'un « Dalai-Lama d'Occident » le 24 novembre 1927 aux États-Unis, pourtant évoqués dans plusieurs lettres que Nicolas Roerich adressa aux administrateurs tibétains de Nagchu à la fin 1927 et au début 1928.



Nicolas Roerich, *Esquisse de monastère bouddhique* (1924),
Crayon sur papier, 8,4 x 12,7 cm
Courtesy of Nicholas Roerich Museum, New York

109. Nicolas Roerich, « U.S. Expedition to Tibet: Poverty and Disease », *The Statesman*, 12 juin 1928, p. 17.

Une réception en demi-teinte

Malgré l'intensité de la campagne de presse aux États-Unis, l'image négative de ce Tibet démystifié rencontra peu d'écho. Les travaux sur l'exploration du Tibet et les représentations occidentales du pays, dont nous donnons la liste ci-dessous, ignorent complètement l'expédition Roerich ou bien se contentent de la mentionner au passage, et ce en dépit de sa durée et de son coût financier élevé :

John McGregor, *Tibet: A Chronicle of Exploration*, Londres, Routledge & Paul, 1970.

Claudius Müller & Walter Raunig (éd.), *Der Weg zum Dach der Welt*, Innsbruck, Pinguin-Verlag, 1982.

Michael Taylor, *Le Tibet de Marco Polo à Alexandra David-Néel*, Paris, Payot, 1985.

Peter Bishop, *The Myth of Shangri-la: Tibet, Travel Writing and the Western Creation of Sacred Landscape*, Berkeley, University of California Press, 1989.

Michel Jan, *Le Voyage en Asie centrale et au Tibet*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1992.

Peter Bishop, *Dreams of Power: Tibetan Buddhism and the Western Imagination*, Londres, The Athlone Press, 1993.

Lee Feigon, *Demystifying Tibet*, Chicago, Elephant Paperback, 1998.

Donald S. Lopez, *Prisoners of Shangri-la*, Chicago, Chicago University Press, 1998.

Orville Shell, *Virtual Tibet*, New York, Henry Holt and Company, 2000.

Charles Allan, *The Search for Shangri-La*, Londres, Abacus, 2000.

Thierry Dodin & Heinz Räther (éd.), *Imagining Tibet. Perceptions, Projections and Fantasies*, Boston, Wisdom Publications, 2001.

Seul Martin Brauen, dans *Dreamworld Tibet*, rend compte de « l'image d'élite du Tibet chez Roerich¹¹⁰ ».

Le tibétologue Henry Lee Shuttleworth expliqua le manque d'intérêt dont cette expédition avait souffert dans les ouvrages sur l'exploration du Tibet ainsi :

D'un point de vue géographique, elle n'est pas d'un intérêt considérable. Aucune expédition n'a traversé tous les lieux décrits, mais

110. Martin Brauen, *Dreamworld Tibet: Western Illusions*, Trumbull – Bangkok, Weatherhill – Orchid Press, 2004 [1^e éd. en allemand : 2000], p. 37-39.

les voyageurs précédents en avaient visité la plupart déjà. Il est vrai que certains de ces endroits étaient une découverte pour les Européens¹¹¹.

Néanmoins, les articles infamants parus dans le *Statesman* furent connus de façon plus directe au Tibet grâce au travail de Babu Tharchin, le rédacteur en chef du *Melong* – le seul journal en tibétain de Kalimpong. Tharchin avait déjà publié des articles sur Roerich dans son journal. Il considérait le *Statesman* comme l'un des médias les plus importants et lui faisait confiance ; souvent il reprenait à ce quotidien ses informations, de sorte qu'il ne remit pas en cause la véracité des articles consacrés à Roerich et republia la plupart d'entre eux dans son journal. À la republication des articles du *Statesman*, il ajouta même des appels au gouvernement tibétain¹¹². S'il en avait été autrement, il est peu probable que les Tibétains n'aient jamais su quoi que ce fût des écrits insultants de Nicolas Roerich sur leur pays...

On ignore si la campagne de Roerich eut l'effet désiré, du moins parmi les théosophes. On sait toutefois qu'il sema le trouble chez quelques-uns d'entre eux, comme l'indique clairement une lettre du peintre à ses collaborateurs de New York :

M. Lepage est venu. Il a reçu une lettre de Los Angeles où il est écrit que nombre de Californiens ont été contrariés par le jugement sévère que j'ai émis sur le Tibet. Pour certains théosophes, le Tibet est encore un refuge pour les Initiés ; ils ne veulent pas comprendre l'effroyable réalité de ce pays sauvage. Mais nous devons détruire l'ignorance et apporter la lumière¹¹³.

Youri Roerich : *Sur les pistes de l'Asie centrale*

Lorsqu'on cherche à se forger une opinion sur l'expédition et la façon dont elle présente le Tibet, il ne faut pas se fonder uniquement sur les publications de Nicolas Roerich, les carnets de ses compagnons de voyage et les articles parus lors des campagnes de presse. En 1931, Youri Roerich publia lui aussi un long rapport d'expédition intitulé *Trails to Inmost Asia: Five Years of Exploration*

111. H. Lee Shuttleworth, « *Trails to Inmost Asia* by George Roerich, [...] », *Bulletin of the School of Oriental Studies* (Londres), 1930, vol. VI /1, p. 1074-1079, ici p. 1075-1076.

112. À ce sujet, voir l'article d'Anna Sawerthal dans le présent volume.

113. Lettre de Nicolas Roerich à ses collaborateurs de New York, 7-10 décembre 1928, Archives du Nicholas Roerich Museum (New York), réf. n° 202296, <http://www.roerich.org/correspondence.php>

with the Roerich Central Asian Expedition aux prestigieuses Presses universitaires de Yale¹¹⁴. Ce rapport montre de nombreuses différences avec les écrits de son père, notamment avec *Altai-Himalaya*, *Cœur de l'Asie* et *Shambhala*, ses livres inspirés par le voyage et déjà mentionnés plus haut. Dans ces ouvrages, ce dernier a peaufiné une technique visant à distiller des insinuations en apparence inoffensives, mais de sorte à être comprises comme il l'entendait ; il permit également à ses compagnons de voyage, le Dr Riabinine, Portniaguine et Kordachevski déjà cités, de se prononcer à sa place, leur faisant dire ce qu'il voulait sans avoir à en endosser la responsabilité.

À l'inverse, le livre de Youri est un récit détaillé et factuel de l'expédition depuis son début en 1925. Rédigé dans le style objectif d'un journal de voyage, il se situe diamétralement à l'opposé des écrits paternels, même si H. Lee Shuttleworth note dans la recension qu'il en donna : « La fréquente transition entre les impressions personnelles, l'aventure, la recherche et la découverte n'est pas sans déstabiliser considérablement le lecteur¹¹⁵ ».

Comme Shuttleworth le souligna, les observations de Youri sur la religion bön sont particulièrement dignes d'attention et sont sans commune mesure avec les remarques de son père qui, elles, sont truffées de généralisations malveillantes. Youri fit le meilleur usage possible des trois mois ou presque passés près du monastère bön de Sharügön, à étudier la religion bön alors très méconnue. « La découverte du "style animal" parmi les tribus nomades du Tibet du Nord¹¹⁶ » fut l'une de ses découvertes les plus importantes.

Malgré l'absence évidente de buts bien déterminés de cette expédition, Youri tira clairement profit de l'essentiel des opportunités qui s'étaient présentées à lui pour se lancer dans de nouvelles découvertes, permettant à l'expédition d'apporter des éléments de connaissance. Tout en fournissant des descriptions géographiques détaillées, il évita les dénigrement que l'on trouve sous la plume de son père et rédigea des rapports objectifs, rendant compte par exemple de la lourde pression financière des monastères sur la population rurale, des taxes élevées et de l'obligation faite aux gens du peuple de procurer des animaux aux détenteurs d'un passeport officiel émis par le gouvernement et de les loger. Il fit montre de compréhension pour le point de vue tibétain, même s'il fut souvent

114. George Roerich, *Trails to Inmost Asia*, *op. cit.*

115. H. Lee Shuttleworth, « *Trails to Inmost Asia* by George Roerich, [...] », art. cit., p. 1075.

116. George Roerich, *Trails to Inmost Asia...*, *op. cit.*, p. 367.

confronté à l'ignorance des Tibétains dans des zones peu peuplées, là où les gens étaient incapables d'expliquer comment se diriger au-delà d'une journée de marche de leur village.

Youri chercha à ne pas contredire directement les récits paternels et à éviter tout conflit possible. D'un côté, lui à qui ses parents avaient ordonné d'abandonner ses études entreprises sous la direction de Paul Pelliot au prestigieux Collège de France à Paris, parce qu'il leur fallait un interprète de mongol et de tibétain pour leur expédition, était, en tant que jeune scientifique prometteur, particulièrement conscient de la nécessité de ne pas mettre en danger sa réputation de chercheur. Ainsi s'abstint-il d'utiliser des termes comme Goths et Druides, qui servirent à son père pour échaffauder des hypothèses gratuites ; surtout il s'abstint d'évoquer la découverte d'un manuscrit chrétien au monastère de Hémis au Ladakh pour ne pas répéter le canular d'Alexandre Notovitch¹¹⁷.

Cependant, pour éviter toute mention des desseins politiques et ésotériques de ses parents, Youri fut forcé de passer sous silence plus de trois mois du voyage ; cela lui permit d'esquiver la question du détour compromettant par Moscou et du séjour dans les montagnes de l'Altaï soviétique. En somme, il pécha par omission pour se sauver lui-même¹¹⁸. Et comme l'expédition ne parvint pas à atteindre la destination qu'elle désirait, à savoir Lhassa, la ville n'est pas mentionnée.

En dépit de ces quelques réserves, il faut espérer que les impressions sur le Tibet exprimées dans *Sur les pistes de l'Asie centrale* et dans les autres écrits de Youri Roerich prévaudront sur celles que l'on trouve dans les écrits de son père.

Icking, Allemagne

*Traduction de l'anglais
par Dominique Samson Normand de Chambourg
et Dany Savelli*

117. Alexandre Notovitch (1858- ?) prétendit avoir retrouvé à Hémis un manuscrit en tibétain relatant la jeunesse du Christ en Inde et il en publia une traduction en français en 1894. Voir Nicolas Notovitch, *La Vie inconnue de Jésus-Christ*, Paris, Paul Ollendorff, 1894, IX-305 p.

118. Dany Savelli, « *Trails to Inmost Asia* (1931) de Youri Roerich... », art. cit., p. 153 et John McCannon, « Orientalisme et le complexe d'Edipe... » dans le présent volume.